

verons vos jours à quel prix que ce soit; du moins, promettez-nous de venir nous trouver si vous éprouvez le moindre obstacle; nulle part vous ne trouverez des amis plus sincères et plus dévoués. » Je laisse aux belles âmes à apprécier de pareils procédés, je ne rendrai point les sentiments dont ils m'affectèrent. Je partis au commencement de la nuit, je fis huit lieues sans me reposer et j'arrivai à la pointe du jour à mon rendez-vous; il était chez un vigneron de M. M... Sa maison était isolée et dépendante de la paroisse de Thisy, j'étais à une demi-lieue du village dit le bois d'Oingt et près du bois où j'avais passé une nuit si affreuse, le 9 octobre 1793, avec les débris de mon armée; ce pays était extrêmement révolutionnaire et avait fourni plus de deux mille hommes qui marchèrent contre Lyon; on y avait massacré plusieurs Lyonnais, et il se porta avec acharnement contre nous à notre passage. Le vigneron chez qui j'étais, nommé Colas, était un assez brave homme; quoique patriote, il jouissait de beaucoup de considération parmi les siens, il me reçut assez bien, rassuré par mon passe-port. Le lendemain, j'appris que le guide promis ne viendrait point, que celui qui s'était offert, effrayé des dangers, avait retiré sa promesse. Le moment, en effet, était terrible : la faction de Robespierre devenait de plus en plus audacieuse et sanguinaire. Mon ami de Lyon m'écrivit qu'il fallait partir seul, qu'il ne me restait que ce parti, que l'orage grossissait et menaçait d'une explosion terrible; que les femmes, les enfants des victimes fusillées, mitraillées, guillotonnées étaient arrêtées de tous côtés, qu'on réincarcérait les gens qu'on avait élargis, et que le même sort attendait tous ceux qui n'étaient pas *Sans-Culottes*. J'étais perdu si j'eusse suivi cet avis. En effet, comment aurais-je pu faire quarante lieues dans le moment où les moindres villages étaient sous les armes et arrêtaient tout le monde? D'ailleurs, mon passe-port et mon déguisement étaient plus que sus-